

Ling Ma

Les enfiévrés

roman

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Juliette Bourdin*



bibliothèque étrangère
MERCURE DE FRANCE

LES ENFIÉVRÉS

Ling Ma

LES ENFIÉVRÉS

ROMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Juliette Bourdin*



MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE

Titre original :

SEVERANCE

© *Ling Ma, 2018. All rights reserved.*

© *Mercure de France, 2020, pour la traduction française.*

PROLOGUE

Après la Fin vint le Commencement. Et au Commencement nous étions huit, puis neuf (c'était moi), chiffre qui ne ferait que diminuer. Nous nous étions rencontrés après avoir fui New York pour rejoindre les climats plus sûrs des campagnes. C'est ce que nous avons vu faire dans les films, même si personne n'était capable d'en citer un précisément. Beaucoup de choses ne se passèrent pas comme elles avaient été représentées à l'écran.

Nous étions des stratèges en marketing, des avocats en droit des biens, des spécialistes en ressources humaines, des conseillers financiers. Ne sachant rien faire, nous avons tout cherché sur Google. Nous avons googlé *comment survivre dans la nature* et obtenu des images de sumac vénéneux, d'insectes venimeux et de traces d'ours. C'était un bon début, mais nous voulions savoir comment passer à l'offensive. Contre tout. Nous avons googlé *comment faire du feu* et regardé sur YouTube des vidéos de feux allumés avec du silex contre de l'acier, avec deux silex l'un contre l'autre, avec une loupe et le soleil. Nous n'étions pas capables de nous procurer le silex adéquat, ni même de l'identifier, mais avant de tester les lunettes à double foyer de Bob, quelqu'un avait trouvé un briquet Bic dans une veste en jean. Après nous avoir guidés à travers la nuit, le feu nous avait confiés à une

matinée qui nous avait amenés à un Walmart désert. Là, nous avons stocké dans nos jeeps volées des réserves d'eau en bouteille, de gels douche exfoliants, d'iPods, de bières et de crèmes hydratantes teintées. Au fond du magasin, nous avons trouvé armes et munitions, tenues de camouflage, viseurs et crosses. Nous avons alors googlé *comment tirer avec une arme* et, en nous y essayant, nous avons été effrayés par l'effet de recul, l'odeur salée et la fumée, la tournure liturgique de toute cette scène dans les bois. Mais en réalité, ces armes, nous adorions nous en servir. Nous aimions même tirer de travers, d'une main décontractée, projetée en avant puis en arrière. Sous nos doigts avertis, les bouteilles de bière mouraient, les magazines *Vogue* mouraient, les Chia Pets mouraient, les jeunes chênes mouraient, les écureuils mouraient, les élans mouraient. Nous nous régaliions.

Google ne durerait pas longtemps. Internet non plus. Ou n'importe quelle infrastructure, mais au commencement du Commencement, autant fanfaronner, au moins entre nous en l'absence de témoins. Car qui était là pour nous envier, pour être fier de nous ? Nos recherches sur Google étaient devenues plus sombres, plus introspectives. Nous avons googlé *pyramide de maslow* pour vérifier combien de niveaux de besoins nous pouvions déjà satisfaire : les deux premiers. Nous avons googlé *survivants fièvre 2011* dans l'espoir de trouver d'autres gens comme nous, mais nous ne tombions que sur les mêmes articles de presse, caducs et peu concluants. Nous avons alors googlé *7 étapes deuil* pour suivre nos progrès émotionnels. Nous étions rendus à la Colère, les plus lents d'entre nous encore à la traîne au niveau du Dénier. Nous avons googlé *dieu existe-t-il*, cliqué sur *j'ai de la chance*, pour être finalement redirigés vers un site de prévention du suicide. Pendant les douze sonneries qui avaient dû retentir avant de nous convaincre de décrocher, nous avons retenu notre souffle dans l'attente d'un

interlocuteur, d'une voix inconnue qui aurait confirmé que nous n'étions pas les seuls survivants, en dépit des affirmations catégoriques de Bob. Personne n'avait décroché.

À partir de ce constat et d'autres encore, nous en avons déduit que nous étions seuls – vraiment seuls.

Après des semaines de dérive jusqu'à nous échouer, nous nous étions rassemblés pour monter un plan d'action. Notre chef autoproclamé s'appelait Bob, un homme petit et râblé qui avait travaillé dans les technologies de l'information. Il était un peu plus âgé que nous, mais cela semblait impoli de lui demander son âge exact. Il était gothique quand ça lui chantait. Il savait ce qu'était la solitude. Il avait joué chaque version de Warcraft avec une ferveur presque religieuse – comme s'il s'était préparé à cela, à cette situation, à cette plus noble mission. Une opération ratée du canal carpien l'obligeait à porter son bras droit en écharpe près de la poitrine sous sa chemise. Partiellement affaibli, il était particulièrement doué pour imposer sa volonté aux autres. Certaines choses devaient être gérées, il fallait que quelqu'un nous dise quoi faire. Nous recevions ses instructions claires et concises comme la manne divine.

J'ai un endroit où on peut s'installer, dit Bob en tirant sur sa cigarette électronique. Le parfum de vanille se diffusa doucement dans l'air nocturne.

Assis autour du feu, nous écoutions. Il s'agissait de ce gigantesque complexe sur deux étages à Chicago qu'il avait acheté avec des copains de lycée.

Pour quoi faire? demanda Janelle, l'air blasé. Au cas où surviendrait l'apocalypse?

Pour le *jour* où elle surviendrait, rectifia Bob. Nous avons toujours su qu'elle finirait par arriver, même si, personnellement, je ne pensais pas qu'elle frapperait si tôt.

Nous patientions tandis que Bob prenait une autre bouffée

de sa cigarette électronique avant de poursuivre. Le Centre, nous apprit-il, avait tout. De grands et hauts plafonds. Un toit ajouré de verrières, donc beaucoup de lumière naturelle. Un cinéma. Le projecteur fonctionnerait peut-être encore. Chacun aurait sa propre chambre.

Nous réfléchissions à Chicago. Ce cœur de la région des Grands Lacs avec ses prairies régulières, ses hivers longs et rudes offrant d'innombrables occasions de préparer des conserves de légumes racines et de fruits à noyau, les sensibilités du Midwest matérialisées dans l'échelle large et généreuse de son aménagement urbain, surtout à River North et dans le centre-ville, avec leurs îlots plus grands, leurs bâtiments plus spacieux et, au crépuscule, la chaude lumière dorée sur cette architecture moderne et majestueuse, des structures qui avaient survécu aux incendies et aux inondations – à tant d'incendies et d'inondations. Un tel environnement, précisa Bob, ne pourrait qu'être bénéfique à notre bonté naturelle. On s'installerait dans la brise du lac, on y planterait notre nouvelle vie et on procréerait gentiment entre nous. On aimerait cette progéniture issue de notre offre ethnique diverse et variée. Chicago est la plus américaine des villes américaines.

En fait, c'est Needling, dit Bob. Needling, dans l'Illinois. C'est juste à l'extérieur de Chicago.

Je refuse de vivre en banlieue, annonça Janelle.

Ah, parce que tu as mieux à proposer? railla Todd.

Faire des projets nous donnait du courage et, tout en continuant de boire jusque tard dans la nuit, nous élaborions des théories grandioses. Qu'est-ce qu'Internet sinon la mémoire collective? Nous pourrions faire mieux que tout ce qui avait déjà été inventé. La manœuvre de Heimlich. Les accouchements par le siège. Le fox-trot. Les bombes à la nitroglycérine. Les bougies sur mesure. Dans notre patrimoine génétique limité se cachaient peut-être des tumeurs cérébrales métastatiques,

tous les types de dépression et le gène récessif de la mucoviscidose, mais peut-être aussi des QI élevés et des facilités en langues romanes. Nous pourrions poursuivre notre chemin à partir de là. Nous pourrions être meilleurs.

Rien n'était pire que ce que nous ressentions. Nous avions honte, tellement honte d'être les rares survivants. Les autres rescapés, s'ils existaient, devaient éprouver la même chose. Nous avions honte d'abandonner les gens derrière nous, de prendre nos aises là où c'était possible, de voler ceux qui ne pouvaient pas se défendre. Nous avions conscience d'être lâches et hypocrites, de véritables menteurs pernicious, mais au lieu de nous soulager, la confirmation de ce soupçon nous avait remplis d'horreur. Si la Fin était la punition que nous infligeait la Nature pour nous remettre une fois de plus à notre place, nous avions désormais compris la leçon. S'il restait le moindre doute auparavant, il avait maintenant totalement disparu.

La honte nous liait. Le matin, nous avons cherché *faire tatouages soi-même* et mis à bouillir des aiguilles à coudre dans une casserole. Avinés et chagrinés, nous avons tatoué de petits éclairs sur nos avant-bras, près du poignet, pour symboliser notre lien. Parce que Crazy Horse, disait-on, avait présagé qu'il remporterait la guerre seulement s'il ne s'arrêtait jamais pour ramasser le butin de la bataille et, pour s'en souvenir, il avait tatoué des éclairs derrière les oreilles de ses chevaux. Frapper vite, frapper le premier.

L'essentiel, gardions-nous à l'esprit, était de ne jamais s'arrêter, de toujours continuer d'avancer, même lorsque le passé nous rappelait un temps et un lieu qui avaient encore notre préférence et dont nous chantions les louanges dans les moments d'accalmie. Comme les canyons des immeubles de bureaux qui bordaient toute la Cinquième Avenue. Comme tous les hommes d'affaires japonais et suisses qui se promenaient dans Bryant Park en buvant du chocolat chaud à petites gorgées. Comme le soleil de

l'après-midi qui traversait les fenêtres de nos bureaux de Midtown quand approchait l'heure d'aller goûter aux plaisirs de la soirée : un repas simple avalé debout au comptoir de la cuisine, une émission de télé, un rendez-vous entre amis pour prendre l'apéro.

La vérité, c'est que je n'étais pas là au Commencement. Je n'étais pas là au moment des recherches sur Google, ou de la maraude au Walmart, ou des festins, ou des tatouages de masse spontanés. J'avais été la dernière à quitter New York, la dernière à me joindre au groupe. Au moment où ils m'avaient trouvée, l'infrastructure s'était déjà effondrée. Internet avait disparu dans un gouffre, le réseau électrique avait arrêté de fonctionner et le voyage en direction du Centre avait déjà commencé.

C'était le jaune nostalgique du Yellow Cab que le groupe avait repéré en premier, garé sur la bande d'arrêt d'urgence d'une route en Pennsylvanie. NYC TAXI, pouvait-on lire sur la portière de cette Ford Crown Victoria, un ancien modèle de série que les compagnies de taxis avaient éliminé progressivement. On aurait dit, me raconta Bob plus tard, que j'avais conduit une machine à remonter le temps directement des années quatre-vingt. Ce fut mon entrée en scène. Des autoroutes entières étaient encombrées de véhicules abandonnés, mais ils n'avaient jamais vu un taxi new-yorkais perdu au milieu de nulle part avec son compteur et son lumineux toujours allumés.

J'étais déshydratée et quasi évanouie sur la banquette arrière. Je gardais le silence.

La vérité, c'est que j'étais restée à New York aussi longtemps que possible. Pendant tout ce temps, j'avais presque attendu de muer, de devenir enfiévrée comme tout le monde. Rien ne s'était produit. J'avais attendu encore et encore. J'attends toujours.

La Fin commence avant même que vous en preniez conscience. On ne remarque rien d'anormal. Je m'étais rendue chez mon copain, à Greenpoint, juste après le travail. J'aimais dormir chez lui pendant les chaudes nuits d'été parce que son sous-sol restait frais et humide. Nous avions préparé le dîner, une poêlée de légumes avec du riz. Après avoir pris une douche, nous avions regardé un film projeté sur son mur.

C'était *Manhattan*, que je n'avais jamais vu, et même si l'idylle de mai à décembre entre Mariel Hemingway et Woody Allen me paraissait assez sordide, j'adorais tous les premiers plans de New York sur la musique de Gershwin, ainsi que la scène où Woody Allen et Diane Keaton se font surprendre par la pluie à Central Park et cherchent refuge au musée d'Histoire naturelle, trempés et enveloppés dans l'obscurité caverneuse du décor planétaire. Regarder New York à l'écran me faisait redécouvrir la ville, qui m'apparaissait soudain comme autrefois au lycée : romantique, vétuste, pas totalement embourgeoisée, pleine de promesses. J'éprouvais un désir nostalgique pour l'illusion de New York plutôt que pour sa réalité, maintenant que j'y avais vécu cinq ans. Et tandis que le film se terminait, que nous éteignions la lumière et nous allongions côte à côte sur son

matelas, je songeais que New York est peut-être le seul endroit où la plupart des gens ont déjà vécu, en un sens, dans l'imaginaire collectif, avant même d'y mettre les pieds.

J'étais en train de partager une partie de mes pensées avec lui, la masse informe couchée à mes côtés dans le noir, lorsqu'il m'interrompit : Écoute-moi. Regarde-moi. J'ai quelque chose à te dire.

Il s'appelait Jonathan et il aimait faire la fête. Non, pas exactement. Il s'appelait Jonathan et il dépensait sans compter. Il possédait un ordinateur portable, une cafetière, un projecteur de cinéma – tout le reste passait dans le loyer. Il se nourrissait d'air et de poussière. Cela faisait presque cinq ans que nous étions ensemble, quasiment depuis que j'avais commencé à travailler. Jonathan n'avait pas d'horaires de bureau. Il faisait des petits boulots en free-lance ici et là afin de consacrer le plus clair de son temps à l'écriture. Libéré de la plupart des obligations, il vivait à peu de frais, occupait des emplois quand il arrivait à en trouver. Une fois, un club secret de Wall Street l'avait embauché pour gifler des hommes d'affaires d'âge mûr. J'avais l'habitude de serrer son visage entre mes mains, son expression empreinte d'inquiétude, d'anxiété non dissipée.

D'accord, dis-je. Qu'est-ce qu'il y a ?

Il ôta son faux palais et le garda à la main au lieu de le glisser dans la tasse par terre. La conversation allait être courte. Il dit : Je quitte New York.

Quoi, tu n'as pas aimé le film ?

Non, je suis sérieux. Sois-le aussi pour une fois.

Je suis toujours sérieuse, dis-je pince-sans-rire. Alors, quand est-ce que tu pars ?

Il attendit un instant. Dans un mois. Thom va remonter en bateau vers...

Je me redressai, j'essayai de le regarder, mais mes yeux ne

s'étaient pas encore habitués à l'obscurité. Attends, qu'est-ce que tu dis ?

Je dis que je quitte New York.

Non, ce que tu dis, c'est que tu romps avec moi.

Ce n'est pas... Il me regarda. D'accord. Je romps avec toi.

Commence par là.

Ce n'est pas toi.

D'accord.

Non, ce n'est pas toi, dit-il en me prenant la main. C'est cet endroit, cette ville et comment elle transforme les gens. On en a déjà parlé.

Au cours de la dernière année, Jonathan était devenu de plus en plus déçu par la vie new-yorkaise. Quelque chose dans le genre : cette ville, cette fichue ville de New York, pénible et ennuyeuse, ses charmes aussi illusoires que sa façade d'authenticité. Ses files d'attente étaient trop longues. Tout symbolisait un statut social et coûtait trop cher. Il y avait tellement de consommateurs à la mode qui faisaient la queue sur des dizaines ou des centaines de mètres pour faire l'expérience d'un dessert tendance, d'une expo d'art branchouille, d'un nouveau concept store. Nous faisons tous des choix de vie tellement inspirés. Tous, moi y compris.

Moi, rien ne me tourmentait vraiment, rien d'extraordinaire. Moi, j'occupais un emploi de bureau et je m'amusais un peu à la photographie lorsque la lune éclairait parfaitement le quartier de Gowanus. Ou quelque chose comme ça, les moyens habituels de justifier sa vie, de passer le temps. Avec l'argent que je gagnais, j'achetais des exfoliants visage Shiseido, du café Blue Bottle, du cachemire Uniqlo.

Comment appelle-t-on le croisement entre un yuppie et un hipster ? Un yupster. Selon l'Urban Dictionary.

Puis il dit : Toi aussi tu devrais quitter New York.

Pourquoi donc ?

Parce que tu détestes ton travail.

Je ne le déteste pas. C'est pas mal.

Cite-moi une fois, rien qu'une fois où ça t'a vraiment plu.

Chaque vendredi soir.

C'est bien ce que je dis.

Je plaisante. Tu ne sais même pas ce que je fais. Enfin, pas vraiment.

Tu travailles pour une entreprise de fabrication dans l'édition. Tu supervises la production de livres dans les pays du tiers monde. Arrête-moi si je me trompe.

J'étais chez Spectra depuis presque cinq ans. Nous travaillions avec des éditeurs qui nous payaient pour coordonner la fabrication de livres que nous sous-traitions à des imprimeurs d'Asie du Sud-Est, principalement en Chine. Le nom Spectra suggérait l'impressionnante gamme éditoriale dont nous pouvions assurer la réalisation : cuisine, jeunesse, papeterie, beaux-arts, cadeaux et ouvrages spécialisés en tout genre. Je m'occupais des Bibles. L'énorme pouvoir d'achat collectif dont jouissait la société nous permettait de proposer des taux de fabrication encore plus bas que ceux que les éditeurs pouvaient obtenir individuellement, ce qui faisait baisser d'autant plus le coût de la main-d'œuvre étrangère. De toute évidence, Jonathan avait un certain mépris pour ce que je faisais. Peut-être que moi aussi.

Je changeai de sujet. Tu pars où ? Quand ?

Dans le courant du mois prochain. Je vais aider Thom à piloter son yacht. L'idée est d'aller jusqu'à Puget Sound.

Je me gaussai. Thom était de Wall Street, un client du club où Jonathan avait travaillé. Je dis : C'est ça. Comme s'il n'en pinçait pas pour toi et n'attendait rien en retour.

Tu réfléchis de cette manière parce que tu vis dans une économie de marché.

Et toi, non ?

Il ne répondit rien.

Parfois, poursuivis-je, je me dis que tu m'en veux de ne pas te ressembler davantage.

Tu plaisantes ? Tu me ressembles bien plus que tu ne le crois. Dans le noir, je pus distinguer son clin d'œil, doux-amer. Ça te dit, un rouleau de sumo ? demanda-t-il.

Le rouleau de sumo, c'était quand il roulait vers moi sur le lit et pressait son corps contre le mien, nos ventres collés l'un à l'autre, jusqu'à ce que je disparaisse dans le matelas, annihilée, puis il s'éloignait, toujours en roulant. La manœuvre était répétée jusqu'à ce que je m'étrangle de rire.

Non, je n'ai pas envie d'un rouleau de sumo, dis-je.

Prête ?

Quand il vint s'étendre sur moi, il m'enfonça dans la literie en pesant sauvagement de tout son corps. Il pouvait être tellement lourd quand il le voulait. Je serrai les poings. Fermai les yeux très fort. Raidis mon corps comme une planche – inhospitalière. Petit à petit, je sentis qu'il relâchait la pression, jusqu'à cesser complètement. Il s'aperçut que je tremblais. Il posa sa paume dure et sèche sur mon front, comme s'il prenait la température d'une malade.

Arrête de pleurer, dit-il. Ne pleure pas. S'il te plaît.

Il m'offrit de l'eau mais je me levai pour aller chercher de l'Évian dans mon sac. Je m'assis sur le bord du matelas, prenant d'inutiles petites gorgées.

Allonge-toi, s'il te plaît, dit-il. Tu veux bien t'allonger à côté de moi ?

Je m'étendis à côté de lui. Tous deux sur le dos, nous fixions le plafond.

Jonathan rompit le silence. D'une voix timorée, il déclara qu'il y voyait clair maintenant, qu'il percevait l'avenir. L'avenir,

c'est l'explosion toujours plus exponentielle des loyers. L'avenir, c'est encore plus de copropriétés, encore plus de logements de luxe achetés par les sociétés-écrans de la riche élite mondiale. L'avenir, c'est encore plus de magasins Whole Foods, d'allées de fruits en morceaux conditionnés dans des boîtes en plastique au rayon frais. L'avenir, c'est encore plus d'Urban Outfitters, plus de Sephora, plus de Chipotle. L'avenir veut seulement plus de consommateurs. L'avenir, c'est encore plus de nouveaux diplômés et de touristes fraîchement débarqués dans une vaine quête d'authenticité. L'avenir, c'est encore plus de bières Pabst hors de prix dans des simulacres de rades miteux. Bla-bla-bla-bla-bla-bla Rousseau bla-bla-bla. Manhattan est en train de sombrer.

Quoi, littéralement? À cause du réchauffement climatique? ironisai-je.

Ne te moque pas de moi. Et, oui, au sens propre comme au figuré.

À vrai dire, je n'étais pas en désaccord avec ce qu'il disait. C'est un endroit invivable. Mon salaire me permettait tout juste de garder la tête hors de l'eau d'un mois sur l'autre. Compte tenu de mon loyer et de mon manque de savoir-faire financier, j'avais très peu d'épargne et encore moins de fonds de pension. Quasiment rien ne me retenait ici. Je n'y avais ni biens ni famille. Les prix me chasseraient de tous les arrondissements de la ville d'ici une décennie.

Mais, ayant déjà entendu tout cela, mon esprit se mit à vagabonder, à songer à ce que je ferais ensuite. Quand il me donna un petit coup de coude, je me rendis compte qu'il me posait une question. Il me demandait si je pouvais envisager de quitter New York avec lui. On pourrait le faire ensemble.

On ferait quoi? demandai-je.

On vivrait ensemble et on prendrait des emplois à temps

partiel, dit-il. J'écrirais et finirais mon livre. Toi aussi tu pourrais travailler ton art. Je pourrais fabriquer une chambre noire pour que tu développes tes photos.

On peut en avoir une sur un bateau ?

Eh bien, pas pendant le voyage. Je pensais qu'ensuite on pourrait s'installer dans l'Oregon. Il existe des zones moins chères dans la campagne du Nord-Ouest Pacifique.

La photographie de nature deviendra mon dada, je suppose, dis-je pince-sans-rire.

Un morceau de R&B à la basse nerveuse fit trembler le plafond. On était à nouveau à cette heure de la nuit où le voisin du dessus broyait du noir avec des chansons tristes bien rythmées. Je n'avais pas une haute opinion de mes photos. Quand j'étais venue vivre à New York, j'avais créé un blog photographique intitulé *NY Ghost*. Il s'agissait surtout d'images de la ville. Mon intention était d'en montrer des facettes nouvelles et inexplorées d'un point de vue extérieur, mais, rétrospectivement, elles semblaient tout simplement banales et stéréotypées : *diners* teintés de néon, rues luisantes d'essence, rames de métro remplies de banlieusards fatigués, gens assis dans les escaliers de secours en été – en somme, des variations de la même iconographie préexistante de New York qui envahissait calendriers, comédies romantiques, souvenirs, banques d'images. Elles auraient pu être accrochées dans n'importe quelle chambre d'hôtel. Même les meilleurs clichés savamment composés n'étaient que des imitations d'Eggleston, des dérivés de Stephen Shore. Pour ces raisons-là et d'autres encore, j'avais quasiment cessé de mettre le blog à jour. Et je ne sortais presque plus mon appareil.

Tu veux bien au moins y réfléchir ? demanda Jonathan.

Je ne suis pas une artiste.

Je parlais de venir avec moi.

Tu as déjà décidé de partir. Tu ne me le demandes qu'après coup, soyons francs.

Je ne pensais pas que tu m'accompagnerais si je te le demandais, dit-il avec tristesse.

Le morceau se termina, puis reprit depuis le début. Le voisin l'avait mis en mode répétition. Et merde. L'air m'était familier mais je ne me rappelais pas le titre.

Nous avons parlé jusqu'à en être enroués, nos voix toujours plus graves, cassées, fêlées. La discussion s'était prolongée jusqu'au petit jour – nos corps recroquevillés, éloignés l'un de l'autre, telles des feuilles mortes à la fin de l'été.

Il m'était venu en sommeil. Le titre de la chanson, j'entends : *Who Is It*. Michael Jackson. Ma mère avait l'habitude de la mettre dans la voiture quand j'étais enfant. Elle adorait conduire. Elle roulait sur les autoroutes de l'Utah qui se déployaient à perte de vue au cours d'après-midi à errer sans but, pendant que mon père était au travail et que j'étais encore trop jeune pour qu'on me laisse toute seule. Nous allions dans d'autres villes pour acheter une seule boîte d'œufs, un demi-litre de crème liquide qu'elle confondait avec du lait. J'avais six ans et je n'étais aux États-Unis que depuis quelques mois, récemment transplantée de Fuzhou. J'étais encore abasourdie devant la variété et l'excédent des supermarchés, avec leurs kilomètres de boîtes et de bouteilles éclairées par des lumières fluorescentes. Les supermarchés étaient ce que j'aimais le plus aux États-Unis. Pour ma mère, c'était prendre le volant, et sa façon de conduire était très américaine : rapide, filant sur les autoroutes désertes avant l'heure de pointe, glissant à travers la roche rouge et les cathédrales des canyons, ses longs cheveux noirs flottant dans tous les sens, comme au cinéma. Pourquoi aller vivre en Amérique si on ne peut pas conduire ? disait-elle,

Ling Ma

Les enfiévrés

Candace Chen est une jeune Américaine d'origine chinoise discrète et introvertie. Elle habite à Manhattan dans un petit appartement et travaille pour Spectra, une entreprise d'édition qui fabrique des Bibles. Elle vit comme une vraie New-Yorkaise, dépensant le peu d'argent qui ne passe pas dans son loyer pour s'acheter des vêtements Uniqlo, des crèmes hydratantes Clinique ou boire des cafés chez Starbucks...

Bientôt la fièvre de Shen, une épidémie venue de Chine, se répand à New York, puis dans tout le territoire américain. Cette maladie inconnue oblige les gens à répéter mécaniquement et à l'infini les gestes de leur quotidien — mettre la table, prendre un repas, essayer des vêtements... Devenus des zombies, ils meurent d'épuisement.

Restée seule dans les bureaux désertés de Spectra, Candace voit New York se vider de ses habitants et se figer autour d'elle. Des palmiers se mettent à pousser sur Times Square déserté...

Saisissant de réalisme, ce roman réinvente le genre post-apocalyptique et questionne notre rapport au travail et la solitude du monde contemporain.

Née en Chine en 1983, Ling Ma vit à Chicago. *Les enfiévrés* est son premier roman. Il a reçu le prestigieux Kirkus Prize en 2018 et ses droits d'adaptation ont été retenus par HBO.



Les enfiévrés
Ling Ma

Cette édition électronique du livre

Les enfiévrés de Ling Ma

été réalisée le 22 juin 2020

par les Éditions Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782715253933 - Numéro d'édition : 359567)

Code Sodis : U35339 - ISBN : 9782715255449

Numéro d'édition : 372803